NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 Nº 5 1957

Le positivisme est-il dépassé ?

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 494 - 515

https://www.nrt.be/it/articoli/le-positivisme-est-il-depasse-2322

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le positivisme est-il dépassé ?

Comme le rappelle encore S.S. Pie XII, dans son Message de Noël 1956, la préoccupation majeure, l'inquiétude capitale de l'Eglise est sans doute l'envahissement du *matérialisme* dans les esprits et dans les mœurs. Le Pape le dénonce comme ce « faux réalisme », fermé au monde de l'intériorité et ouvert aux seules valeurs qui ne donnent la maîtrise du monde que pour l'asservir à la jouissance : inattentif aux réalités spirituelles, aveugle à la conscience morale et à la révélation chrétienne, insensible au péché comme à la grâce, l'homme semble ne s'intéresser qu'aux moyens techniques de se procurer plus de biens matériels. Littéralement « hors de soi » et identifié à ses projets, rien ne compte pour lui, comme pour le passionné, que la poursuite de son objet, par une efficacité toujours plus grande.

Intellectuelles et pratiques, ces erreurs se réclament implicitement du *positivisme*, c'est-à-dire du raidissement qui a durci en matérialisme un courant de pensée, sain et fécond, orienté vers la connaissance du monde par la science : contredit par des réactions diverses, ce positivisme s'efforce de se survivre, en attendant d'être définitivement dépassé par une fidélité plus totale au réel, par une réintégration de tous les aspects et de tous les plans de la vérité.

Comme l'estimait justement son fondateur même, la première riposte aux maladies morales et sociales doit s'effectuer sur le plan de l'*intelligence* : insuffisante à elle seule, la lucidité critique est le préalable de toute guérison et porte en elle de quoi dissoudre l'erreur.

Cette réflexion permettra de passer en revue les principaux thèmes de la pensée contemporaine et de signaler à la fois leur valeur et leur déficit.

DOCTRINE ET MYSTIQUE POSITIVISTE

Si, comme le remarquait Bergson, toute philosophie s'exprime par une négation [1], il n'est pas étonnant que le positivisme soit d'abord un *refus*. Considéré moins dans l'expression, parfois géniale, de son

1. « Devant des idées couramment acceptées, des thèses qui paraissaient évidentes, des affirmations qui avaient passé jusque-là pour scientifiques, l'intuition souffle à l'oreille du philosophe le mot : Impossible !... N'est-il pas visible que la première démarche du philosophe, alors que sa pensée est encore mal assurée et qu'il n'y a rien de définitif dans sa doctrine, est de rejeter certaines choses définitivement? Plus tard, il pourra varier dans ce qu'il affirmera : il ne variera pas dans ce qu'il nie » (*L'intuition philosophique*, dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 1911, p. 811).

grand initiateur Auguste Comte, que dans sa tendance profonde et son aboutissement, il nie la transcendance et l'originalité du monde spirituel et des réalités qui ne tombent pas sous les sens. Il rejette l'existence et la valeur absolue de l'esprit, le caractère original de la conscience et de la pensée, la possibilité d'une métaphysique. Il est irréligieux et athée.

Exclusivement intéressé par la connaissance de l'univers et par un souci d'efficacité, il adopte une méthode adaptée à son but. Soumis à l'analyse, le réel s'ordonne et s'organise en *formes logiques abstraites,* dont la perfection se réalise dans la précision et la clarté des mathématiques. La seule attitude « positive » est d'accueil et d'ouverture à l'égard des « données » de sa révélation permanente : elles jugent la théorie qui les exprime.

Or, la science de l'univers est possible, car un *déterminisme* rigoureux préside aux relations des faits, à l'apparition des phénomènes matériels : le monde est gouverné par des lois [2]. A côté des corrélations d'équilibre entre les éléments d'un système, une loi statistique exprime le mouvement irréversible et accéléré, qui déverse et dégrade qualitativement l'énergie cosmique [3].

Universel, ce déterminisme s'applique à toute réalité, y compris à l'homme, à la société et à la vie : la nécessité ne laisse place à aucune liberté, à aucun mystère et, en principe, il n'est rien qui ne soit réductible à un mécanisme physico-chimique.

La possibilité d'une connaissance rationnelle illimitée permet, de droit, une *action* universelle : l'explication implique et appelle la création et la recréation de toute réalité. Cette prétention s'applique à l'être vivant, mais aussi à l'homme : totalement explicable, l'homme est *fabricable* aussi. L'individu et la société peuvent être soumis à une action qui les recrée et les achève.

Cette doctrine est animée par une *mystique* profane : elle est une foi à l'*univers,* sorte d'Être suprême qui est la source de toute énergie et de toute réalité, le principe de toute existence.

Mais, loin de provoquer la passivité, cette foi exalte une *volonté de puissance* qui escompte dominer le monde, en captant ses forces et en utilisant ses lois au service de l'homme : une humanisme viril, un

2. « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. » (Laplace, *Œuvres,* VII, p. 403). — Cette phrase célèbre exprime un idéal, qui a été la charte de la science du XIXe siècle ; l'on n'ignore pas qu'il a été contredit par la nécessité d'utiliser les lois statistiques en microphysique.

3. Le positivisme matérialiste se refuse à admettre le fait d'une réalité de nature psychique, comme la vie et la conscience, qui, comme l'a montré Bergson, va précisément à *contre-courant* de l'entropie et en direction de *l'improbable.*

optimisme généreux se glissent ainsi dans la doctrine et stimulent l'enthousiasme.

C'est, finalement, une sorte d'*eschatologie*, démarquée du christianisme, que propose le positivisme dans l'espoir du salut de l'homme par le triomphe de la science [4].

JALONS HISTORIQUES.

Le positivisme se situe dans une histoire de la pensée scientifique [5], et il faudrait évoquer la naissance et le développement d'une mentalité positive d'attention aux faits et de reconnaissance de leurs lois.

L'*antiquité* a connu bien des formes de philosophie scientifique et il n'est guère de système qui n'ait été orienté par le problème de la connaissance du monde. Aussi bien, comment s'étonner que, privé d'une espérance divine, le paganisme prenne le monde terrestre comme principal objet d'intérêt et que son humanisme même soit mesuré par un univers essentiellement *fini*?

Par le relais du moyen âge et des Arabes, la Renaissance hérite du monde antique : le *XVIe siècle* se signale par une redécouverte de l'univers et une prise de conscience de la vocation de l'homme à son égard : avant d'être appelé à une autre vie, il est d'abord un citoyen de la terre. Cette vocation terrestre se colore désormais d'un sentiment d'infini, que ne pouvait connaître la conscience antique : la tentation païenne d'exalter l'Etre des choses va devenir plus redoutable.

Le *XVIIe siècle* est marqué par l'influence cartésienne : les lois de l'étendue sont celles de la pensée et la mathématique régit un univers absolument rationnel. Malgré l'apparence, le *Cogito* est orienté vers l'*objet* et conditionné par sa connaissance : la conscience ne s'éveille que dans son activité créatrice. Si l'union de l'âme et du corps est indéniable et soumet l'homme à des « passions », seul l'acte pur et sans mélange d'une pensée séparée peut obtenir une vision nette de la réalité [6]. Moins doctrinaire, plus expérimental et déjà très moderne, un autre courant chemine pourtant, avec Galilée, Pascal et le Père Mersenne.

Le *XVIIIe siècle* connaît à la fois, avec Newton et Lagrange, l'essor des grandes théories mécaniques et l'intérêt général pour les faits positifs. Si la réflexion de Kant justifie la physique newtonienne par l'analyse des structures de la pensée, c'est par les données extérieures que Condillac éveille sa statue.

4. Insuffisamment fondé, cet optimisme créateur, encore assez général dans les milieux scientifiques, et consubstantiel au communisme, se renie parfois, sous le coup des déceptions de l'histoire et se mue dialectiquement en son opposé, comme dans le pessimisme de Jean Rostand.

5. Consulter l'excellent petit livre du P. François Russo, *Histoire de la pensée scientifique*, La Colombe, 1951.

6. Ce point a été récemment mis en évidence par le cours de Maurice Merleau-Ponty, au Collège de France.

Le *XIXe siècle* voit le triomphe de la science moderne, elle-même au service de la révolution industrielle, dans le cadre économique du capitalisme. Le succès grandissant de la technique justifie les méthodes positives du savant.

Deux grands noms signalent ici l'avènement d'une mentalité, qui infléchit la pensée scientifique vers des positions plus rigides : *Auguste Comte* et *Karl Marx*.

Auguste Comte (1798-1857) est le théoricien génial d'une science en pleine expansion. Curieusement associée à une intense affectivité, sa puissante logique définit la méthode d'une connaissance *objective* du monde par une réduction du concret à un système cohérent et organisé d'*abstractions* scientifiques. Conscient de la solidarité des aspects du réel et de l'unité de la culture, il dresse le catalogue hiérarchique des sciences, au sommet desquelles il place la « physique sociale », la sociologie : les faits sociaux, en effet, sont soumis au déterminisme général et l'homme est un être aussi explicable que les choses matérielles, dans un monde où il n'est qu'un objet parmi d'autres [7].

Moins soucieux d'affirmations dogmatiques que d'une méthode, au reste vivante et souple, adaptée à chaque science et à ses progrès, Auguste Comte reste dans la tradition humaniste et le sillage cartésien : c'est une *éducation* de l'esprit qu'il cherche pour une intelligence totale du réel et aussi pour la reconstruction de l'homme et l'équilibre social. Il espère même une conversion de la pensée à l'amour [8]. Malheureusement, la poursuite illusoire d'une objectivité universelle tend à oublier les secteurs de *mystère*, et, comme les choses, la personne concrète risque de disparaître dans les nécessités d'un ordre *abstrait* collectif : les conditions mêmes de la science objective ne sauvegardent pas la transcendance absolue de l'esprit.

Transposant en système sa propre existence, comme vient de le montrer le Père Calvez [9], *Karl Marx* (1818-1883) est amené, lui aussi, à une explication, sinon déterministe, du moins naturaliste et matérialiste, de l'homme. Cherchant, dans une perspective historique, la source originelle de l'*aliénation* de l'homme, c'est-à-dire du « malheur de sa conscience », qui le rend comme étranger à lui-même et aux autres, il la trouve dans les formes sociales, elles-mêmes commandées par les

---

7. « Les faits psychologiques, historiques ou sociaux doivent être considérés comme des choses, comme des réalités matérielles et réduits à l'obéissance d'une intelligibilité de type mécaniste » (G. Gusdorf, *Traité de métaphysique*, Colin, 1956, p. 86). « Je ferai sentir, disait le jeune Auguste Comte, qu'il y a des lois aussi déterminées pour le développement de l'espèce humaine que pour la chute d'une pierre » (*Lettre à Valat*, 1824).

8. Cfr Pierre Ducassé, *Méthode et intuition chez Auguste Comte* et *Essai sur les origines intuitives du positivisme*, Alcan, 1939.

9. Jean-Yves Calvez, *La pensée de Karl Marx*, Ed. du Seuil, 1957.

forces de production. La conscience est ainsi l'exact reflet de l'« ensemble des rapports sociaux » [10] et, plus spécialement, des formes successives de l'économie. La pensée, les idéologies, les institutions, ne sont que la « superstructure » des techniques de production : c'est le travail qui crée l'homme.

Quant à l'évolution de l'histoire, elle est gouvernée par une nécessité d'ordre matériel, qui la fait progresser par mutations brusques et inversions « dialectiques ». Jointe à l'analyse des situations, la *praxis*, qui est l'intervention des énergies révolutionnaires, permet d'infléchir cette histoire et de la faire aboutir à une forme de société, caractérisée par l'appropriation commune des moyens de production, et où, délivré de l'aliénation, l'homme retrouve sa véritable « existence » et sa liberté. Progressivement maître du monde matériel, qui est son seul horizon, il réalise alors pleinement son essence : la cité communiste le réconcilie avec l'univers, avec autrui et avec lui-même. Au terme de l'histoire, l'homme atteint son achèvement, mais dans une coïncidence intégrale avec la nature [11].

D'orientations politiques et sociales opposées, mais réunis par leur désir d'une immense réforme humaine, ces maîtres échappent aussi, par la supériorité de leur pensée, au matérialisme vulgaire. Marx, notamment, hérite de Hegel l'idée d'une interliaison dialectique de l'homme et du monde, du sujet et de l'objet, qui non seulement le préserve de croire à une entière passivité de l'esprit, mais lui fait affirmer que l'homme « se produit » comme conscience par un effort de sa liberté. Beaucoup de leurs disciples n'en retiendront pas les leçons les plus profonds et céderont à la séduction du *scientisme* [12].

Au *XXe siècle*, quoique freiné par des réactions philosophiques, le courant positiviste se survit en divers domaines :

SCIENCES DE LA MATIÈRE. — Un certain matérialisme est assez éten-

10. *Thèses contre Feuerbach.*

11. « Achevant la nature, le communisme coïncide avec l'humanisme. Il met fin à tous les conflits : entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, entre l'existence et l'essence, entre le sujet et l'objet, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et l'espèce. Il résout le mystère de l'histoire et il a conscience de le résoudre » (K. Marx).

12. Littré se rallie au positivisme jusqu'à sa conversion; Berthelot lui fournit un savant authentique; Renan exalte *l'Avenir de la science*. « La science est une religion, avait-il dit dès 1848; la science seule fait résoudre à l'homme les éternels problèmes dont sa nature exige impérieusement la solution ». Dans *l'Intelligence*, Taine essaie de prouver que le moi n'est qu'une série d'événements, mais continue à admettre une activité de la pensée qui, de proche en proche, remonte jusqu'à l'Axiome éternel. James Mill et Bain ramènent la conscience à un enchaînement d'associations, et Huxley à un épiphénomène, une phosphorescence du cerveau. De même, pour Vogt, comme naguère pour Cabanis, le cerveau sécrète la pensée, comme le foie la bile. Haeckel adopte un monisme matérialiste absolu. Accentuant les thèses de Marx, Engels accentue le naturalisme de Marx et prépare ainsi les prises de positions communistes.

du dans les milieux scientifiques : si l'intuition inventive y est reconnue, on se laisse impressionner par l'autorité absolue du « fait », par la masse infinie de l'« être » du monde, et la croyance à la liberté y est souvent réduite au minimum. Mais il s'agit souvent plutôt d'une défiance *méthodologique* de l'homme de science contre des explications obscures et stériles, et de la difficulté du dialogue entre savants et philosophes.

C'est dans un sens rationaliste que le *néo-positivisme* de l'Ecole de Vienne [13], assez répandu dans les pays anglo-saxons, cherche à dépasser le positivisme de Comte. Voulant établir une base parfaitement rationnelle pour la science, il la trouve dans la formulation des règles d'un langage universel, d'une axiomatique éminemment abstraite et sans images, capable d'exprimer n'importe quelle donnée avec la rigueur d'une précision mathématique. Ce langage trouve sa perfection dans la *logistique,* instrument purement formel d'unification [14]. Ce néo-positivisme méprise toute métaphysique et n'admet de connaissance que scientifique; mais son nihilisme, marqué par le drame de l'histoire contemporaine, renonce aux espoirs naïfs de Renan et de Berthelot.

BIOLOGIE. — Un courant matérialiste y subsiste : il est représenté, notamment, par *Jean Rostand,* qui voit dans l'homme le produit intégral des énergies biologiques [15]. Les progrès de la recherche permettent à beaucoup d'entrevoir pour l'homme une maîtrise totale sur sa destinée biologique : déjà un *eugénisme* matérialiste utilise ces progrès pour ce qu'il croit être une amélioration de la race humaine.

PSYCHOLOGIE. — Le freudisme explique l'homme par les instincts

---

13. Le néo-positivisme prit naissance à Vienne, où une solide tradition positiviste avait été établie par Mach et Boltzmann; Wittgenstein en assura les bases avec son *Tractatus logico-philosophicus* (1921). Il s'exprima, à partir de 1930, dans la revue *Erkenntnis.* Sous le régime nazi, quelques membres du mouvement ayant émigré dans les pays anglo-saxons, cette revue fut remplacée par le *Journal of Unified Sciences.*

14. Quoique liée au néo-positivisme, d'éminents représentants de la logistique (Bertrand Russel, Whitehead) sont spiritualistes et métaphysiciens.

15. Les phénomènes de l'âme ont leur origine « dans les tactismes des plasmodes de myxomycètes qui glissent vers la sciure de bois, dans la micromémoire des paramécies qui apprennent à ne pas ingérer des colorants actifs » (J. Rostand, *La vie et ses problèmes,* Flammarion, p. 199-200). « Un éclair dans la nuit, ainsi a-t-on défini la pensée. Il ne s'agit, en effet, que d'une lueur, vacillante et toujours menacée de s'éteindre. Il semble bien, du reste, que cette pensée ait pour seule propriété d'assister au jeu de la machine qu'elle a l'illusion de commander. L'acte dit volontaire se réduit vraisemblablement à une intégrale de réflexes, et sans doute l'homme qui réfléchit, qui calcule, qui délibère, n'est-il pas moins assujetti dans la dernière de ses démarches que la chenille qui rampe vers la lumière ou que le chien qui répond, par un flux de salive, au coup de sifflet de l'expérimentateur. Les plus graves décisions morales, où l'homme attache tant de prix, apparaissent alors comme de purs effets des stimulations sociales, et quand il croit se conformer librement aux impératifs sacrés qu'il croit s'être choisis, il n'est qu'un automate qui s'agite conformément aux intérêts du groupe dont il fait partie » (*Pensées d'un biologiste,* Stock, p. 29).

sexuels, modelés par la pression des conformismes. Le « behaviourisme » estime qu'il se définit uniquement par ses comportements et ses gestes.

SOCIOLOGIE. — Pour la sociologie positiviste, l'homme est entièrement conditionné par la structure et les influences du groupe.

TECHNIQUE. — L'industrie exerce un véritable impérialisme sur les consciences et sur les mœurs : elle est de plus en plus commandée par une technocratie de spécialistes — savants, ingénieurs et financiers — au service des exigences matérielles d'une humanité, affamée de confort, de vitesse et de plaisir, et dont les économies nationales se concurrencent dans une lutte à mort. Allégé par la machine, le travail est soumis, jusqu'à en être déshumanisé, à la nécessité de la rationalisation. Il en est de même de l'économie, engagée dans un processus de planification.

POLITIQUE. — Considéré pratiquement comme une chose et un instrument, l'homme subit de plus en plus les influences et les pressions des groupes sociaux et politiques : il devient une réalité « fabriquée » [16].

En somme, l'évolution du positivisme va dans le sens d'une *rationalisation* de la connaissance du monde, de la technique, mais aussi de l'homme et de la société. S'il utilise la raison avec une rigueur croissante, il demeure matérialiste en ce qu'il se refuse, par méthode ou par principe, à admettre la transcendance de l'homme et les réalités spirituelles.

Qu'il suffise ici de signaler la *contradiction* de ce matérialisme avec la libération de l'homme, qui est son but final. En effet, une attitude *exclusive* de connaissance et de technique consomme, par son attention même au monde et par le fanatisme de sa passion, la *perte* de la conscience dans son objet. Au lieu de « revenir à soi » par la réflexion et de poursuivre, par une dialectique ascendante, son épanouissement intérieur vers l'Absolu des Valeurs, l'homme demeure prisonnier d'une véritable *hypnose*, d'un vertige, d'une fascination sans critique. Au lieu d'assimiler l'univers des objets par la conscience personnelle de son acte transcendant, qui pose la *vérité* des choses, il se laisse assimiler par lui et, au mépris de sa dignité, accepte pratiquement de s'y confondre, en « s'objectivant » totalement : renonçant alors à se « convertir » à l'intériorité, il s'anéantit et persévère dans l'*aliénation*, dont il prétendait sortir. Bien plus, la négation des valeurs et réalités spirituelles n'est pas sans menacer d'une ruine totale une science et une technique matérialistes, car elles sont solidaires d'un

16. Le *Message* pontifical de Noël 1956 stigmatise l'erreur de voir dans le péché une « morbidité, une débilité fonctionnelle, qui seraient susceptibles d'être soignées et guéries, un raté mécanique auquel on peut remédier par une connaissance technique supérieure ». « Pourquoi donc l'homme devrait-il rester la seule machine irrémédiablement faussée? Le jour viendra où la pleine connaissance du mécanisme intérieur donnera naissance à une thérapeutique qui saura guérir ses dispositions morales malsaines ».

univers social et politique, dont le totalitarisme étouffe, à la longue, les conditions mêmes de la recherche, en lui refusant toute liberté : comme on le constate déjà, le dégoût de vivre dans un monde absurde et barbare étrangle ou concurrence l'espoir positiviste. Même méthodologique, la méconnaissance de l'Esprit, le rejet de la métaphysique et de Dieu, qui en est l'Affirmation suprême, aboutissent nécessairement à la névrose et à la destruction de l'homme : *le positivisme est une erreur tragique.*

REACTION ANTIPOSITIVISTE

C'est sans doute par une protestation de la conscience, insatisfaite de l'étroitesse de sa prospection et des limites de ses buts, que le positivisme n'a pas tardé à secréter son antithèse et son antidote.

Multiforme, cette réaction s'est opérée tout à la fois par un élargissement interne (phénoménisme spiritualiste), par une redécouverte des conditions intellectuelles de l'« expérience », par une contradiction et une opposition totale (existentialisme), par les démentis enfin de la science même et de l'histoire. Il n'est peut-être pas d'exemple d'un tel assaut, non concerté et pourtant convergent, contre une doctrine établie. Il suffira de marquer les principaux points d'impact des coups et de noter quelques noms plus représentatifs.

1) LE PHÉNOMÉNISME SPIRITUALISTE : *le fait de l'énergie spirituelle.*

L'idée vient naturellement d'abord d'utiliser l'attitude positive d'attention au monde et de respect des faits, en l'ouvrant à la reconnaissance du *fait de l'esprit.*

Deux figures surgissent ici : celle de *Bergson* (1859-1941) et du Père *Teilhard de Chardin* (1881-1955).

Dès 1889, en plein essor du scientisme, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* invite à constater, par observation directe, par évidence « intuitive », le jaillissement de l'acte libre, qui transcende tous les déterminismes. *Matière et mémoire* (1896), attentive aux faits du laboratoire, réfléchit sur une forme de souvenir, indépendant du cerveau : si l'âme est « accrochée » au corps, ce n'est qu'à la manière « d'un manteau sur une patère ». *L'Evolution créatrice* (1907) établit le fait d'une énergie biologique, irréductible aux mécanismes matériels et principal facteur du progrès des formes vivantes. *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932) manifestent, au delà des conformismes sociaux de la morale et des structures religieuses, le fait historique d'une Energie divine, suscitant le héros et le saint, eux-mêmes témoins de leur expérience intime.

Cet élargissement de l'expérience positive présente un immense intérêt, car c'est sur le domaine même du « donné » que le positivisme est battu. Malheureusement, en cela infidèle aux faits, la « philosophie nouvelle » oublie les médiations *intellectuelles* de l'intuition et, faute d'analyse, ne s'aperçoit pas qu'elles conditionnent tout acte de l'esprit et toute perception du « donné » ; comme le montrera le rationalisme, il n'y a pas d'« immédiat », et toute connaissance est une « construction ».

Dépassant les cadres étroits du positivisme matérialiste, le Père *Teilhard de Chardin* cherche à élargir la vision scientifique des faits jusqu'à une expérience totale, qui soit, sinon une métaphysique, du moins une « hyperphysique » et une « métascience » : « *Rien que le phénomène, mais tout le phénomène* » [17].

Géologue et paléontologiste, ce n'est pas seulement à titre d'hypothèse qu'il reconnaît le fait de l'évolution, mais comme une *condition générale de connaissance* et, plus spécialement, comme la seule théorie qui permette de comprendre l'unité et la cohérence du monde vivant.

Universelle (de la matière à la vie, de la vie à l'homme...), l'évolution manifeste un *sens* et une idée directrice : elle réalise un projet et un but défini. Toujours plus complexes et composées d'éléments plus diversifiés, les formes successives des êtres, cherchent, « en s'enroulant sur elles-mêmes », à s'organiser en systèmes *unifiés* et concentrés. Déjà visible dans les « agrégats » de la matière (corpuscules, systèmes planétaires et galaxies), cette tendance ne réussit pleinement que dans les « arrangements » du monde vivant, individus et espèces [18].

Celles-ci, à travers des tâtonnements, autour d'un axe progressif où se perfectionne le cerveau, et au delà de « seuils critiques », sont irréversiblement entraînées vers une fin qui les dépasse : si l'évolution préhumaine n'éveille qu'une conscience instinctive et automatique, et n'aboutit qu'à des impasses, l'*homme* seul qui, par ses caractères psychiques absolument originaux de réflexion et de liberté, constitue une espèce zoologique supérieure et *unique*, permet à l'évolution de s'accomplir et de se « totaliser » : chacun des individus de cette espèce est une *personne*. Relayant et prolongeant la Biosphère, une nouvelle nappe biologique, caractérisée par la pensée — la *Noosphère* — enveloppe la terre.

17. *Le Phénomène humain*, Ed. du Seuil, 1955, p. 21. On consultera, notamment, les excellents articles du Père C. d'Armagnac, *Philosophie de la nature et méthode chez le Père Teilhard de Chardin* (*Archives de Philosophie*, janvier-mars 1957) et du Père Edouard Boné, *Pierre Teilhard de Chardin* (*Revue des Questions Scientifiques*, 20 janvier 1956).

18. Cette énergie spirituelle, qu'on peut appeler *radiale*, opère à contresens de l'énergie *physique* entropique, seule admise par le positivisme scientiste. Le Père Teilhard se rencontre ici avec les vues de Bergson, dans *l'Evolution créatrice* et avec celles de Lecomte du Noüy.

Considéré en tant que « phénomène », l'homme se révèle en possession d'une structure mentale, d'ordre spirituel, capable de création et de progrès, de connaissance et d'amour : l'observation la plus positive doit donc le classer comme un être à part, de valeur absolue. Plus encore que celle des espèces qui l'ont précédé, son apparition est inexplicable par des causes purement matérielles : relié physiquement au monde de la matière et de la vie, et conditionné par elles, il leur est irréductible. Bien plus, il en est le nœud, la consistance et le couronnement, il les explique : il est la « clef structurelle de l'Univers » [19].

Or, l'évolution se poursuit en lui : apparemment arrêtée sur le plan anatomique, elle rebondit sur le plan *social*, par l'éducation, l'accumulation des expériences, la communication des personnes et leur réseau de liaisons, l'activité technique, scientifique et spirituelle de l'humanité : et cela d'autant plus que la densité croissante de la population augmente la pression des énergies à l'œuvre et la tension des problèmes. Si elle parvenait à surmonter les risques de déchéance et de ruine, provenant de l'égoïsme et du découragement [20], cette maturation humaine devrait aboutir à une sorte de surhumanité, de *Superconscience*, où les personnalités particulières s'achèveraient dans l'unanimité d'une « conspiration ».

Pour être complète enfin, l'observation doit noter l'intervention d'un phénomène, éminemment « positif », d'ordre religieux, au cœur de cette évolution de l'univers : inséré dans le monde et conditionné par lui, incarné dans l'humanité, mais « donné » d'en haut, le *Christ* apparaît comme la Source créatrice, comme l'Energie vivante et comme le Pôle de l'évolution. Alpha et Oméga de l'homme et de l'univers, il les unifie et leur confère un « sens ». La séduction d'un *Amour* transcendant et personnel apparaît indispensable à l'achèvement de l'histoire [21].

Ce phénoménisme spiritualiste a le mérite de présenter une large synthèse de l'histoire qui rassemble en une vision unique des données multiples, provenant des sciences de la matière, de la vie et de la société. L'homme y est présenté, non comme un hasard contingent, mais comme un élément nécessaire et structurel d'un univers en mar-

19. *Les singularités de l'espèce humaine*, Introduction. In *l'Apparition de l'homme*, Ed. du Seuil, 1956, p. 297. La « philosophie naturelle » du Père Teilhard aboutit donc à une sorte d'*ontologie* cosmologique, qui établit un classement hiérarchique des degrés d'être, des plans ou niveaux du réel : ils ont pour critère le degré d'immanence, d'autonomie, de régulation interne et, finalement, de conscience.

20. Le Père Teilhard analyse « les trois peurs de l'espèce humaine » : peur d'être *perdus* dans un monde immense et hostile, peur d'être réduits à l'*immobilité* dans un monde désormais stabilisé, peur d'être *enfermés* dans un monde clos et sans issue (*Les singularités de l'espèce humaine*, Introduction, *op. cit.*, p. 295).

21. *Les singularités de l'espèce*, appendice, *op. cit.*, pp. 372-374.

che et y occupe une place transcendante : relié au monde, il s'en distingue nettement par des caractères positifs. L'humanisme du Père Teilhard a contribué à discréditer définitivement le matérialisme, en montrant que l'homme, et par lui l'univers, ont une *étoffe spirituelle* : l'*en-soi* de l'Etre matériel, idole du positivisme, est détrôné et annulé par l'*esprit*, incarné en l'homme. Demeuré loyalement sur le terrain des faits et inséré au cœur du monde moderne, le Père Teilhard a pu recueillir la plus large audience des milieux scientifiques, même athées et communistes, en donnant un sens à la Recherche, une espérance à l'action et au progrès humain. Une autre base de départ s'avère impensable pour une cosmologie moderne.

Retranché dans l'aveu préalable de sa spécialisation scientifique et de son incompétence métaphysique, ce phénoménisme spiritualiste est inattaquable s'il se contente d'interpréter les données des faits : bien plus, il est un acheminement certain à une réflexion qui le dépasse. Son danger cependant est la tentation qu'il suscite, par sa séduction même, d'être pris pour une philosophie totale, une *Weltanschauung*.

En effet, même en prétendant tenir compte de l'intériorité psychique, l'observation scientifique extérieure du « phénomène humain » ne suffit pas à justifier la transcendance spirituelle de l'homme et ne peut qu'en préparer l'affirmation [22]. Pour *fonder* sa distinction de nature avec l'animalité, il faut recourir à une recherche métaphysique, qui parte d'une expérience *intérieure*, prolongée par une analyse réflexive. Ainsi, les discontinuités, reconnues par la science, entre la matière et la vie, la vie et l'homme, sont incapables d'exprimer pleinement le Fait d'une création divine, qui notamment pose l'homme dans l'existence, en lui conférant le caractère rationnel d'une « ressemblance » avec Dieu et d'une vocation supérieure.

De même, la base scientifique ne fournit pas un appui suffisant aux affirmations personnalistes, faute de pouvoir relier la personne à son Origine infinie : à elles seules, elles n'écartent pas la menace d'une *absorption* de l'homme par la société dans sa « totalisation » progressive. Considéré seulement comme un élément de l'univers, il apparaît insuffisamment défendu contre le déterminisme de l'unification.

De plus, même si l'observation du « phénomène humain » se couronne d'une perspective théologique, la construction et l'achèvement

22. Le Père Teilhard se défend, d'ailleurs, d'établir autre chose qu'une « introduction à une explication du monde » : « cette Hyperphysique n'est pas encore une Métaphysique » (*Le Phénomène humain*, Avertissement, p. 21-22). — « Le secret de l'Homme, pareillement, n'est pas dans les stades dépassés de sa vie embryonnaire (ontogénique ou phylogénique) ; il est dans la nature spirituelle de l'âme. Or, cette âme, toute de synthèse en son activité, échappe à la Science, dont l'essence est d'analyser les choses en leurs éléments et leurs antécédents matériels. Seuls, le sens intime et la réflexion philosophique peuvent la découvrir » (*Les hommes fossiles, Revue de philosophie*, 1923, dans *l'Apparition de l'homme*, Ed. du Seuil, 1956, p. 81).

de l'univers évolutif risquent d'être interprétés comme une valeur absolue et de limiter la vocation de l'homme à des *horizons temporels* et finis : ils tendraient alors à méconnaître d'autres dimensions de la conscience et à faire oublier la vocation de l'homme à un dépassement de son activité même. L'action pour des buts profanes serait tentée de prendre une importance excessive par rapport à la vie spirituelle : en intégrant délibérément la contemplation mystique, dont la « mécanique » n'est que le moyen, Bergson avait peut-être vu plus juste que large [23]. De même, si insuffisant par ailleurs, l'existentialisme chrétien a eu le mérite d'attirer l'attention sur des réalités profondes qu'une vision scientifique de l'univers pourrait faire méconnaître.

Il est à craindre, dès lors, qu'un optimisme [24], qui escompte un achèvement cosmique triomphal, néglige quelque peu la tragédie du drame humain et réduise le fait du *péché* à un ralentissement provisoire de l'élan évolutif : le besoin de rédemption et de grâce tendrait alors à s'oblitérer, au profit d'une ascension nécessaire de l'homme. Ici encore, l'indigence du langage scientifique doit accepter d'autres points de référence, d'autres sources de vérité.

Un certain risque apparaît enfin dans la vision de la *continuité* immanente, qui emporte l'évolution vers son dépassement final. La Révélation chrétienne transcende ici la réflexion philosophique en affirmant la gratuité absolue de l'espérance surnaturelle.

Ces remarques, on le voit, s'adressent moins à l'auteur qu'au lecteur, parfois insuffisamment prémuni par les avertissements mêmes du maître. C'est le risque de toute grande philosophie que d'être jugée par ses « tendances » et son interprétation ; mais il peut être surmonté par l'invitation même qu'elle donne à « passer outre », à la transcender ; il se réduit encore pour l'ami qui consent à un contact plus personnel avec l'âme et la foi de l'auteur [25].

2) LE RATIONALISME : *le fait de l'acte intellectuel.*

Le courant rationaliste s'oppose aussi, pour sa part, au matérialisme positiviste et a le mérite d'une réflexion, qui prend conscience des conditions intellectuelles de la science et de la technique. Comme Kant l'avait fait jadis pour Newton, il affirme la transcendance de l'*acte* personnel, qui s'exerce sur le donné sensible : la pensée l'élabore et le « représente », dans un système de signes, qui lui donnent un

23. *Les deux Sources de la morale et de la religion*, Alcan, 1932, pp. 337-343.

24. Conscient de la difficulté, le Père Teilhard consacre un appendice au *Phénomène humain* sur « la place et la part du mal dans un monde en évolution » : se défendant d'un optimisme absolu, il évoque même le fait de cet « excès » de malice, qui pose à la science pure un problème insoluble. Quelques pages auparavant, il avait déjà admis la possibilité d'une coexistence finale du succès et de l'échec, pour l'homme (p. 322).

25. Cfr *Lettres de voyage* (1923-1939), Grasset, 1956.

« sens ». Depuis la perception initiale de l'objet jusqu'aux développements les plus évolués de la science, le donné est ainsi *construit*, et une synthèse mentale rassemble et unifie, dans ses structures, la multiplicité incohérente des sensations. Le progrès de la science s'effectue par une confrontation incessante de la théorie et de l'expérience, par un rythme qui recueille en « formes » intelligibles, toujours plus ouvertes, la révélation, toujours plus complexe et plus fine, des phénomènes [26].

Aux antipodes d'une constatation passive, la vérité scientifique implique ainsi une *activité*, par laquelle l'esprit s'éveille à lui-même, en résolvant les problèmes posés par une réalité, mieux aperçue par les instruments qui la captent. Cette transcendance de l'esprit domine l'univers et lui impose peu à peu ses lois : la vérité du monde est sa représentation [27], et la matière inanimée se résout en un réseau d'équations. Quant à l'homme, créateur de la science, si par son corps il reste un élément de l'univers, il est par sa pensée irréductible au déterminisme et rebelle à toute explication. L'esprit est un absolu, dont l'existence et la vie s'identifient avec le progrès de la connaissance.

On reconnaît ici les thèmes généraux de la philosophie française contemporaine, avec *Lachelier, Lagneau, Hamelin, Brunschvicg, Bachelard* : ces deux derniers plus nettement orientés vers la réflexion sur les sciences.

Cette philosophie a l'avantage de remettre en valeur le fait « positif » de l'*acte intellectuel*, condition de la vérité. Elle dépasse l'insuffisance réflexive du bergsonisme, en montrant que la connaissance du donné implique une « médiation » de la pensée. Mais elle risque parfois de se constituer en *idéalisme*, qui exalte la théorie au détriment de l'expérience et à faire de l'esprit un monde clos. Elle devient aussi, notamment avec Brunschvicg, une sorte de *panthéisme* intellectuel, qui fait du « progrès de la conscience » un absolu. Fermé à d'autres aspects du réel, le rationalisme athée ignore alors l'« existence » religieuse, et la raison pure exclut à priori la possibilité du mystère et

---

26. Le lecteur cultivé est suffisamment informé de la science moderne et « client » de ses applications pour illustrer ces idées par de multiples exemples : les lois de la combustion d'un moteur comme de l'oxygénation respiratoire, celles de la transmission des ondes radiophoniques ou lumineuses, les plus simples formules de l'optique cartésienne comme les théories stellaires ou celles de l'électron..., toute cette *traduction* du réel en équations mathématiques est l'*œuvre* de la pensée, imposant sa logique interne au désordre initial des faits et accédant ainsi à la lumière du vrai.

27. Un énorme chemin a été parcouru, depuis la formulation, encore empirique et discontinue, des faits par les méthodes du premier positivisme, jusqu'aux admirables « théories » mathématiques modernes, dont l'abstraction consommée *rend compte* d'innombrables phénomènes et *donne raison* du réel. Alors que le positivisme de Comte prétendait renoncer à toute explication causale, c'est l'*être* même des choses qui est connu, dans sa vérité foncière, par la science actuelle, sous le symbolisme des théories et des axiomatiques.

même de l'affirmation de Dieu. Faute d'ouverture, elle réintroduit ainsi un matérialisme subtil, étroitement circonscrit par des horizons terrestres : elle se contente de dégager la vérité des choses et de surmonter le devenir par l'éternité, encore abstraite, des « idées ». Définie par l'exercice, intellectuel et moral, de la raison, la personne humaine est insuffisamment fondée par une activité qui s'enferme dans l'immanence et qui refuse, en fait, de se dépasser dans la reconnaissance d'autrui et de Dieu [28].

3) L'EXISTENTIALISME : *le fait de la liberté.*

Sous ses multiples formes, le courant existentialiste représente une *réaction radicale par rapport au positivisme, dont il contredit l'attitude* et les thèmes.

C'est, en effet, non plus sur le monde, mais sur le *sujet,* sur le moi, qu'il porte son intérêt exclusif : à l'encontre du déterminisme, il exalte la *liberté* jusqu'à l'absolu; à l'encontre d'une recherche scientifique des essences et des lois, il affirme la primauté d'une existence entièrement autonome, délivrée de toute sujétion. L'homme est invité à « se faire », par un acte toujours renouvelé de négation à l'égard du « donné » : la création intellectuelle, technique ou esthétique, la poursuite d'un projet, ne sont que le moyen d'épanouir le *moi,* unique valeur, et d'amener la conscience à son intensité suprême. A l'opposé même de la vision positiviste d'un univers, véritable Etre-en-soi, l'existentialisme est *acosmique* et renie l'existence de toute « nature ».

Les grands ténors positivistes du XIXe siècle ne se doutaient pas sans doute de la protestation passionnée d'un de leurs grands contemporains. Pendant qu'ils mettaient au point les méthodes définitives de la science et qu'ils entrevoyaient ses applications techniques indéfinies, *Nietzsche* (1844-1900) n'avait que mépris pour un faux idéal de vérité abstraite, incapable de procurer à l'homme l'« existence » surhumaine à laquelle il devait se hausser : « rien n'est vrai », disait-il. Et, en accusant la décadence de l'homme moderne, produite

28. Mieux inspirés par toute une tradition, de nombreux penseurs chrétiens contemporains, parmi lesquels il faut citer notamment le P. Maréchal et le P. Marc (*Psychologie réflexive*), ont su discerner, dans l'acte intellectuel du moi, une « intention » métaphysique de l'Etre et une affirmation implicite de Dieu. Cette affirmation suprême préserve les penseurs chrétiens d'un idéalisme, qui tend à amenuiser ou même à supprimer la réalité objective du monde.

— Il est significatif de voir Einstein partager la même opinion et considérer, dit-il, comme un « miracle » le « haut degré d'ordre du monde objectif, qu'on n'était à priori nullement autorisé à attendre » et qui fonde le succès des théories physiques. « C'est ici, ajoute-t-il, le point faible des positivistes et des athées professionnels, qui se sentent heureux parce qu'ils ont la conscience non seulement d'avoir, avec plein succès, privé le monde des dieux, mais aussi de l'avoir dépouillé des miracles ». Malheureusement, Einstein ne croit pas qu'il y ait « une voie légitime pour aller au delà du miracle », ainsi reconnu (*Lettres à Maurice Solovine,* Gauthier-Villars, 1956. Lettre du 30 mars 1952).

par toutes les formes de passivité et médiocrité, il jetait la pierre, non seulement à la « falsification » chrétienne du message de Jésus, ainsi qu'à la démocratie égalitaire, mais à la science formelle, à la civilisation de l'argent et de la machine, à l'étatisme totalitaire... Et, pour son compte, il essayait avec frénésie de redécouvrir les sources intérieures et jaillissantes de la vie, d'atteindre le « soleil » de l'existence [29].

En même temps que ce paganisme exalté, tout un *courant chrétien* surgissait aussi, assez indifférent à la science et au monde, et orienté vers la recherche spirituelle des conditions de la véritable existence. Il suffira de l'illustrer par quelques noms, plus significatifs [30].

Dostoïevski redécouvre la lutte tragique de la grâce et du péché et n'a que mépris pour les formes de la vie moderne, qui étouffent l'homme [31].

Réfléchissant sur son expérience originale, *Kierkegaard* (1813-1855) expose l'itinéraire de l'homme vers le Dieu vivant, par les « stades » qu'il doit dépasser. La connaissance intellectuelle se complaît dans l'« esthétisme », la morale elle-même demeure dans l'abstraction et la généralité de ses impératifs formels... : seule, la foi pure et aveugle, au delà de toute activité comme de toute justification, introduit l'homme à une rencontre du Dieu Sauveur.

Très différente de l'individualisme de Kierkegaard, puisqu'elle se place dans une perspective ontologique et métaphysique, la grande synthèse, réalisée par l'œuvre de *Maurice Blondel* (1859-1949) semble aussi s'intéresser moins au monde extérieur qu'à la vocation spirituelle de l'homme, dont la volonté « infinie », pour s'égaler à elle-même et atteindre l'Etre qu'elle désire, doit dépasser toute étape finie, jusqu'à ce qu'elle consente au Don de Dieu. Si elle est nettement incluse et acceptée, l'attention à l'univers, par la science et la technique, comme par les exigences de la vie morale et sociale, n'est qu'un moment de ce progrès.

Après Blondel, le *personnalisme* chrétien [32] s'orientera surtout vers

29. Les différentes formes de l'existentialisme moderne procèdent de Nietzsche et n'ont, en fait, que peu d'originalité par rapport à lui. M. Heidegger élucide les structures subjectives et met en évidence l'effort du moi pour accéder à son existence authentique par la réalisation de ses projets. K. Jaspers analyse aussi la recherche d'une existence absolue à partir d'une situation fondamentale d'aliénation. Quant à J. P. Sartre, dont la filiation par rapport à Heidegger est évidente, il invite à faire surgir incessamment l'acte libre contre tout déterminisme, dans la dimension privilégiée de l'avenir. Si Heidegger prétend à une approximation de la métaphysique, tous trois adoptent, en somme, une perspective d'autonomie absolue pour l'homme.

30. Pour plus de développements, nous nous permettons de renvoyer à notre livre : *Paganisme ou christianisme. Etude sur l'athéisme moderne,* Casterman, 1953.

31. Plus près de nous, ces thèmes devaient être repris et renouvelés par Bernanos. Cfr Urs von Balthasar, *Le chrétien Bernanos,* Ed. du Seuil, 1956.

32. Mounier, Madinier, Nédoncelle, Duméry...; reconnaissons pourtant l'effort de Mounier pour accueillir les valeurs techniques (cfr *La petite peur du XXe siècle*). — **Etroitement circonscrit par les relations inter-**

l'analyse des conditions sociales de l'« existence » : la personne ne s'accomplit que dans la reconnaissance d'autrui, la réciprocité des consciences et la communion intersubjective. Ici encore, l'activité de connaissance du monde est déclassée de sa primauté usurpée.

L'existentialisme apparaît, en somme, comme une réaction nécessaire et bienfaisante contre l'exclusivisme et les prétentions de la science : il a remis en « valeur » l'homme et la liberté ; au delà d'une certaine « platitude » de l'univers scientifique, il a retrouvé les dimensions du *monde intérieur*. Désormais les réalités tragiques ou simplement humaines, de la douleur et de l'angoisse, de l'accord ou du conflit des consciences, le mystère du temps et celui de la mort, la lutte dramatique des deux « cités », font à nouveau partie de l'optique humaine. De plus, au delà des constats scientifiques et de l'accueil des « données », il a réintégré la valeur des *significations*, la recherche du *sens* des faits et des événements, la découverte du *symbolisme* des choses.

Malheureusement, sans parler (pour l'existentialisme athée) du nouvel orgueil d'une autonomie révoltée ou (pour Kierkegaard) des risques d'un individualisme anarchique, cette réaction garde encore, dans les meilleurs cas, quelque étroitesse et se condamne à une certaine inefficacité : son souci d'approfondir la vie intérieure n'a pas su intégrer pleinement d'autres valeurs, notamment le développement culturel de l'homme par la science, la technique et le travail. Faute d'amour peut-être pour le monde et pour l'histoire, l'existentialisme reste intemporel et *désincarné*.

4) LA SCIENCE.

C'est la science elle-même qui a donné au positivisme primitif les démentis les plus éclatants, en subissant, sous la pression des faits, la « crise du déterminisme ». Si Einstein est, toute sa vie, resté fidèle à la recherche d'un idéal de cohérence et d'harmonie, en s'efforçant, vainement d'ailleurs, à la synthèse de la relativité généralisée et du monde atomique, la découverte par Planck du « quantum d'action » [33] a rendu impossible la représentation des faits par d'autres lois que les *lois statistiques* de probabilités : le rêve fait par Laplace d'une prévision universelle s'est effondré, car la relation de Heisenberg manifeste l'impossibilité de connaître simultanément la position et la vitesse d'un corpuscule. Par ailleurs, il n'est pas d'observation expérimentale de la réalité atomique qui ne trouble le jeu objectif des

personnelles de Dieu et du moi, du moi et d'autrui, le monde de *Gabriel Marcel* se défend jalousement contre les menaces, trop réelles, de la civilisation technique, sans leur accorder un intérêt suffisamment objectif.

33. Le « quantum d'action » est la quantité minima d'énergie, nécessaire pour susciter une action, dans l'ordre atomique : si elle n'est pas atteinte, aucune modification ne se produit dans l'état des systèmes.

particules : le savant modifie le réel en prenant contact avec lui. Enfin, la contradiction réciproque des théories met en évidence, au moins provisoire, l'impossibilité de saisir l'ensemble de la réalité sous une forme unifiée. Le succès pratique de la science contemporaine dissimule ainsi la faillite des prétentions totalitaires du positivisme [34].

5) L'HISTOIRE.

Sous sa double forme de réalité en devenir et de connaissance du mouvement humain, l'histoire est une contradiction permanente à l'orgueil intellectuel du positivisme. Dans le présent, comme dans le passé, elle manifeste l'intervention imprévisible de la *liberté*, et l'avènement décousu des faits se refuse à entrer dans les cadres du déterminisme : il n'y a pas de « dialectique » de l'histoire qui ne soit marquée par une optique personnelle, et la reconstitution du passé est toujours orientée et sélective. Un immense secteur du réel échappe donc à l'idéal scientifique et ne permet, à la rigueur, qu'une connaissance bien liée des faits et une explication toute relative de leur éclosion.

De plus, les dures réalités de l'histoire contemporaine ont sapé l'espoir naïf, nourri par le premier positivisme, d'une extension universelle du règne de l'homme sur le monde par la connaissance de ses lois : la vision de « l'Avenir de la science » est compromise par l'ambiguïté de la science même et sa dépendance à l'égard des *options* morales et spirituelles de l'homme. On ne peut plus concevoir de science en soi, pure et immaculée, en progrès continu au service de l'homme : solidaire de toute l'« existence » humaine, elle doit subir, pour le meilleur ou pour le pire, les conséquences des choix divers de son créateur.

Ces remarques montrent la difficulté qu'éprouve le positivisme à se maintenir et à se rajeunir : il fait l'effet d'un anachronisme et ne concorde plus, autant du moins, avec la mentalité contemporaine. Il se survit pourtant, par une sorte de vitesse acquise et de larges secteurs humains se reconnaissent encore dans un matérialisme de la science et de la technique : l'ensemble de l'humanité s'intéresse encore avant tout à la conquête du monde et se tourne vers l'univers avec passion pour découvrir ses secrets, capter son énergie et jouir des applications indéfinies de la recherche. La royauté de la technique

34. Tout récemment, un espoir est apparu de surmonter la crise du déterminisme et de réintroduire la possibilité de prévisions rigoureuses ; mais cet espoir est encore lointain. — Des difficultés théoriques de la science actuelle, il faut pourtant bien se garder de conclure à une « faillite de la science » : acculé à une nouvelle logique d'antinomies complémentaires (continu-discontinu), le rationalisme expérimental n'en conserve pas moins sa foi à une intelligence totale de l'univers physique et se vérifie progressivement par ses innombrables succès.

refoule les exigences de la vie spirituelle. Peut-être les réactions que nous venons de décrire ont-elles manqué d'efficacité, faute d'une intégration totale de la réalité, satisfaisant seulement à une perspective partielle et ne trouvant pas d'écho dans l'histoire. Le rationalisme spiritualiste demeure encore prisonnier de la séduction de l'univers et reste tout entier au service de la volonté de puissance. La phénoménologie de Husserl est orientée, elle aussi, vers l'objet, par toute l'énergie « intentionnelle » de l'esprit. Le positivisme bergsonien ne pénètre pas dans les profondeurs de l'intériorité et c'est encore du dehors que procède son enquête sur l'esprit. Quant à l'existentialisme, il ignore, purement et simplement, le problème, en se refusant à considérer avec le moindre intérêt l'activité constructive de l'homme.

Il reste donc à élaborer une philosophie, sans limitations de point de vue, assez large pour embrasser tout le réel, et qui, par son existence même, plutôt que par sa contradiction polémique, puisse être la réponse au matérialisme positiviste.

CONCLUSION

Ce ne sont que les linéaments de cette philosophie qu'on peut ici tracer; mais l'essentiel est de définir les principes et les cadres généraux d'une analyse et d'une méthode.

C'est *du dedans,* par un éclatement de ses étroitesses, par un refus de ses partis pris, que le positivisme peut être dépassé : son mérite est de reconnaître la valeur du Fait et de s'ouvrir à un don, à un donné. Attitude bien traditionnelle au fond, puisqu'à l'encontre de l'idéalisme, elle admet le réalisme de l'*être,* la primauté de l'être, et qu'elle renonce à faire de l'homme la source de la vérité. Mais son défaut est un rétrécissement de vision, qui réduit l'être à l'être extérieur, matériel, objectif, et qui l'empêche de porter son attention sur d'autres formes, plus élevées, du réel, de négliger une autre révélation, aussi positive, de l'être. L'erreur du positivisme n'est pas son attitude, mais sa fermeture, mais l'arrêt immédiat du mouvement initial de l'esprit : il est faux parce qu'il est « borné ». Ce blocage implique, d'ailleurs, une décision existentielle, un acte de liberté qui refuse le spirituel, si bien que son erreur est aussi une faute.

Que reste-t-il donc, sinon de réintégrer dans la perspective philosophique le domaine oublié, et cela par un acte libre, plus généreux et plus accueillant à l'égard de l'Etre? Suivant l'enseignement le plus constant de S.S. Pie XII, le « faux réalisme », générateur de ruine, doit céder la place à une vision, vraiment *positive,* du réel, tenant compte de la totalité de l'Expérience, en particulier de la Révélation chrétienne. Acceptons donc le positivisme, mais pour le rendre à lui-même et l'amener à une *vérité totale,* qui est la fin de la recherche humaine.

Or, cette Expérience humaine comporte un double aspect, intérieur et extérieur, eux-mêmes animés et parcourus par un Courant spirituel, qu'une observation loyale se doit de discerner.

1) LE MONDE EXTÉRIEUR.

Loin d'être uniquement composé de choses matérielles, régies par le déterminisme, l'univers est le lieu d'une *histoire* spirituelle, qui l'emporte vers un dépassement infini. Commencée dans l'agitation même du mouvement et le fait mystérieux de l'énergie physique, cette histoire est marquée par les grandes étapes de l'avènement de la vie, de l'apparition de l'homme et de son développement. A d'innombrables signes, il est impossible de ne pas reconnaître, dans cette histoire, une énergie irréductible aux forces matérielles, non seulement biologique, mais proprement spirituelle.

Or, pour un œil loyal, pour une vision ouverte, cette histoire de la vie et de l'homme manifeste aussi l'existence positive du *fait religieux* : Dieu apparaît et intervient, sous des signes qui permettent de le reconnaître. Le christianisme le révèle d'une manière absolument vraie, en la personne du Christ.

La révélation chrétienne, qui transforme et surélève la vision naturelle de la pensée, donne un sens nouveau et une vérité plus profonde à l'histoire même de l'univers : ses grandes coupures sont le résultat d'une *action divine*, qui réalise un Plan. Ainsi le monde matériel est l'effet d'une décision créatrice, la vie est d'un ordre différent des forces mécaniques, et surtout l'homme est l'image de Dieu, son Créateur : lié, par son « animalité », au monde biologique, il le dépasse infiniment par sa nature spirituelle, c'est-à-dire par sa naissance divine, par sa pensée, par sa vocation. Ce n'est donc pas seulement d'une observation « phénoménale » qu'il relève, car il appartient à un ordre incomparable à l'univers des faits.

Plus encore que la vie, l'homme manifeste ainsi une véritable *transmutation*, qui non seulement le distingue des phénomènes, mais l'introduit dans un ordre incomparable : c'est de Dieu qu'il tient l'essentiel de son être. Et, si la conscience est souvent endormie, il suffit qu'elle puisse vérifier, en d'innombrables occasions, qu'elle s'illumine d'une vérité absolue; et, si la liberté effective est réduite par d'innombrables facteurs, il suffit qu'elle soit souvent capable de les dominer et de s'orienter, par l'exercice même de son activité personnelle, vers la plénitude de l'être.

De plus, un fait majeur est intervenu dans l'histoire : le *péché*. Il dépasse de beaucoup une optique purement scientifique, car plus que désordre ou retard, le mal humain est révolte métaphysique de la liberté contre Dieu, rupture unilatérale de l'amitié : tel qu'il apparaît, l'homme est un être déchu.

Source et Fin de la création, dans son devenir et son histoire, le Christ est aussi, et avant tout, le *Rédempteur* de l'homme et du monde : sa médiation n'est pas seulement d'unifier et de consacrer l'univers, mais de réconcilier l'homme et Dieu par un sacrifice douloureux, par une expiation sanglante. L'histoire ne peut donc pas être considérée comme une ascension nécessaire vers son triomphe : elle est un drame, qui révèle une lutte tragique de la grâce et du péché.

Dieu est donc, par l'événement qu'il suscite, une Présence, une Réalité de l'histoire, et mérite d'être reconnu « scientifiquement » par une observation « positive ». Il est partout : à l'origine, à la fin, et dans leur intervalle. Il crée, il sauve, il anime, il attire et finalise l'homme et l'histoire. Son action de salut est infiniment gratuite : les dépassements de l'histoire et ses grandes coupures (vie, homme, Christ, Parousie), quoique reliés au monde des causes et des libertés, sont des dons qui émanent d'une Liberté et d'un Amour. En particulier, l'accession de l'homme à sa Fin collective, à son Achèvement cosmique, représente éminemment cette Gratuité.

L'exclusion du *mystère* par les prétendus impératifs de l'objectivité contredit donc l'attitude profonde de la science et en mutile le champ. Et la solidarité du réel, principe de la méthode positive, fait un devoir d'accueil à une forme originale de la réalité, qui s'impose à la vision et à l'enquête.

Tout l'effort humain de la culture individuelle et de la civilisation collective, sintègre dans cette Histoire spirituelle et en reçoit tout à la fois son fondement, son âme et sa rédemption. L'homme est invité à se consacrer au développement de ces « valeurs » qui, pour ambiguës et précaires qu'elles soient, n'en constituent pas moins les substructures et l'expression de l'univers spirituel, les humbles conditions du Royaume et l'acheminement vers la Cité.

De cet itinéraire, la *science* et la *technique* constituent, en particulier, une étape capitale : comme l'a puissamment établi la dialectique hégélienne, l'homme ne réalise son existence, individuelle et historique, n'atteint la plénitude de sa « culture », que par la médiation de l'*objectivité*. Trop méconnue de beaucoup de chrétiens, la signification positive de notre époque industrielle est peut-être de fournir à l'homme le risque, nécessaire et dangereux, d'un dépassement par la connaissance et le travail.

Ainsi, conformément à la théorie thomiste de la *subalternatio*, les différents stades et les moments historiques de l'ordre naturel sont confirmés dans leur être légitime et « récapitulés », repris, dans une Réalité plus haute. La vérité du matérialisme est assumée et sauvée.

2) LE MONDE INTÉRIEUR.

Comme nous l'avons montré, le positivisme a été contredit, de multiples côtés, par des philosophies, plus attentives au fait intérieur de l'esprit : intuition bergsonienne de l'activité créatrice, conscience rationaliste de l'acte intellectuel, affirmation existentialiste de la liberté, analyse blondélienne des implications et des développements de la volonté.

Si l'homme est soumis à de multiples conditionnements et si ses décisions sont partiellement déterminées [35], la réalité lumineuse d'un *centre personnel,* supérieur au devenir même de ses « états d'âme » surgit mystérieusement au regard de la réflexion et apparaît comme une expérience indiscutable [36]. Dans son effort de connaissance et de création, dans sa lutte quotidienne pour toutes les formes de vérité, de beauté et de bien, dans la poursuite de ses projets, le moi s'affirme comme une existence, irréductible à ses conditions : il se pose et se fait dans ses actes. Capable de progrès, il résiste victorieusement aux automatismes et aux pressions, il tend vers des fins qui le dépassent sans cesse : absolument original et unique, ce mouvement personnel se distingue de l'inertie des mécanismes matériels et des instincts biologiques.

Ces fins s'unissent dans la « vocation » d'une Fin totale, qui n'est autre que Dieu. Créé à son image, l'homme peut concevoir l'idée d'infini et de parfait, et affirmer son Existence.

Emporté par le temps, il le domine par l'universalité de sa pensée et, à partir des apparences, au delà des signes, il atteint à la vérité. Mais la connaissance n'est que le premier stade d'un itinéraire où il s'efforce vers la totalité de l'Etre. Cette recherche comporte, notamment, la création ou la contemplation esthétique, qui est la forme supérieure et désintéressée de la technique, par laquelle l'homme subvient à ses besoins et se libère des servitudes matérielles. La relation avec autrui, dans ses diverses formes (privées ou institutionnelles), constitue aussi une étape importante dans l'épanouissement du moi, car il n'accède à lui-même que dans la communion intersubjective et par la médiation sociale. Ainsi, par différents degrés, l'intériorité de la conscience peut s'approfondir et s'intensifier.

---

35. Les explications matérielles, physico-chimiques notamment, constituent une *approximation,* valable dans son ordre et à son degré, de la réalité vivante et même de l'homme; et, pour progresser, il est nécessaire sans doute que la science assimile l'homme à une machine. Toutefois, ces explications échouent à rendre compte de l'intériorité d'une conscience, centrée sur elle-même; et elles sont de moins en moins valables à mesure que des fins supérieures sollicitent l'activité de la personne. Il n'est sans doute aucune réalité, si matérielle qu'elle soit, qui ne recèle quelque mystère et il faudrait être bien fou pour croire, par exemple, que la lumière soit identique à ses vibrations mécaniques...

36. Ce thème a été développé, avec une rare perfection, par le regretté Père Auguste Valensin, dans *Balthasar* (Aubier).

Le dernier terme de cette « dialectique », où se consomme le moi, est la vie spirituelle et religieuse : la réciprocité d'une relation d'amitié entre Dieu et la conscience confère à l'homme son achèvement et comble son aspiration vers l'Etre, désormais possédé en même temps que connu.

Ici encore, le christianisme, où la conscience sincère trouve une correspondance parfaite à ses aspirations intimes, donne une dimension nouvelle aux « valeurs » naturelles : elles se fondent sur la Réalité, infiniment concrète, du Dieu vivant et peuvent se purifier du péché qui risque d'en contaminer la recherche ou la possession. Elles s'ordonnent dans une hiérarchie, qui les conserve en les promouvant vers leur Terme : rien n'est perdu, mais tout est consacré de l'effort humain. Et, s'il faut renoncer à l'orgueil positiviste d'une « fabrication » de l'homme, le déploiement, personnel et historique, de son activité, avec le concours de Dieu, peut atteindre certaines fins, qui contribuent à son achèvement.

Tel est le *Fait* intérieur de l'homme, dans sa totalité synthétique, où il n'est pas un élément qui ne prenne place et ne contribue à la vérité de l'ensemble. Il suffit de s'abandonner à l'élan intime, au souffle de l'esprit, pour en vivre et en découvrir toutes les « données », après quoi la réflexion les formule : il n'est ni scientifique, ni « positif », de se refuser à la totalité de cette expérience, en choisissant de s'arrêter dans la complaisance d'une idole.

Le monde intérieur et le monde extérieur, dont la séparation signale le caractère imparfait de l'existence humaine, sont reliés dans l'Etre, dont ils procèdent, et dans la solidarité qui fait de l'homme un élément de l'univers, et de l'univers un contenu de la conscience. A cette interdépendance, le réalisme de saint Thomas a donné une expression philosophique parfaite : l'« infinité » de l'homme est « capable » de l'Etre, et l'Etre s'ajuste à la capacité, à la « puissance » de l'homme. Sur cette aptitude naturelle se greffe, par un Acte gratuit de l'Amour, le théologal.

Ainsi, indûment restreint, en dépit de l'expérience même, au plan de la matière, le domaine du *Fait* reprend désormais son légitime empan, et le positivisme est surmonté par une *intelligence* totale de la réalité, par une « lecture » complète des signes de l'Etre, par un cheminement dans toutes les dimensions de la vérité.

Cette « découverte » n'est cependant réservée qu'à celui qui consent à la joie difficile du don merveilleux que lui offre le monde et qui, au courage des renoncements et des départs, joint l'humilité et l'espérance de l'enfant.

Paris. Emile RIDEAU, S. J.